



Article scientifique

Article

1997

Accepted version

Public access

This is an author manuscript post-peer-reviewing (accepted version) of the original publication. The layout of the published version may differ .

Géographie humaniste, géographie culturelle et littérature. Position épistémologique et méthodologique

Lévy, Bertrand

How to cite

LÉVY, Bertrand. Géographie humaniste, géographie culturelle et littérature. Position épistémologique et méthodologique. In: Géographie et cultures, 1997, vol. 21, p. 27–44.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:18298>

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Last deposit update in Archive ouverte UNIGE on 14.03.2023 18:07

**GEOGRAPHIE CULTURELLE,
GEOGRAPHIE HUMANISTE ET
LITTERATURE**
Position épistémologique et méthodologique

Bertrand LEVY

Université de Genève

Résumé : Les géographies humaniste et culturelle font un usage de plus en plus fréquent de la littérature. Pourtant, les enjeux épistémologiques et les questions méthodologiques sont rarement traités. Sont examinés ici les emprunts mutuels entre la science géographique et l'art littéraire, ainsi que le cadre philosophique et conceptuel de leur rencontre.

Mots-clefs : Littérature, espace vécu, approche humaniste et culturelle, méthodologie, interprétation.

Abstract : *Literature is being increasingly used by humanistic and cultural geography. Nevertheless epistemological and methodological questions are rarely addressed. Mutual borrowing between geographic science and literary art is examined here, as well as the philosophy and conceptual frame of their encounter.*

Key words : *Literature, lived space, humanistic and cultural approach, methodology, interpretation.*

L'idée que la littérature exerce une fonction existentielle n'est pas nouvelle. Mon propos a été de relier cette idée à la géographie, que j'ai appelée humaniste, à la suite des auteurs de *Humanistic Geography* (Marwyn Samuels et D. Ley, 1978). Aujourd'hui, je vais relier la démarche humaniste à celle de la géographie culturelle. Dans ce mouvement dialectique qui unit l'expérience existentielle au savoir constitué, qui fait progresser l'un par l'autre (définition de la culture par Edgar Morin, 1975), la géographie humaniste se penche plutôt sur l'individu, et la géographie culturelle sur les groupes et la société. Attention toutefois: il ne s'agit pas de la version négative de l'individu, de ces atomes fous qui s'excluent du monde social et qui s'isolent dans nos villes avec la bénédiction de l'idéologie technicienne; il s'agit de la

richesse, de l'originalité, du caractère irremplaçable de la personne, et de son lien avec l'autre.

Presque toutes les définitions de la culture recourent à un aspect collectif (A. de L'Harpe, 1994). Le lien entre géographie humaniste et géographie culturelle passerait donc par la liaison individu-groupe-société transcrite dans l'espace et le temps. La culture peut être définie comme cet "ensemble de traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels, affectifs, qui caractérisent une société ou un groupe social" et qui "englobe, outre les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs et les croyances". Cette définition officielle, donnée lors d'une conférence mondiale sur les politiques culturelles à Mexico en 1982¹ est très englobante. La géographie humaniste formerait une intersection avec la géographie culturelle, car l'individu coupé de la société, ou plus précisément, coupé de société, périclité ou est acculé au suicide. La géographie humaniste prolongerait le sens de la culture en se préoccupant de l'épanouissement de l'homme, du respect de sa dignité, elle se doublerait d'une dimension morale et philosophique ébauchée dans la définition de Mexico ("garantir les droits fondamentaux").

Il faut parfois se méfier des définitions lorsqu'elles visent à cloisonner et à séparer plutôt qu'à unir ce qui est différent. La géographie culturelle, telle qu'elle m'apparaît, inclut plus qu'elle n'exclut, et incorpore souvent à son champ la dimension individuelle, ne serait-ce que par sa liberté de ton et la vivacité de son discours. Alors, disons que la géographie humaniste, c'est une géographie culturelle "spéciale" - encore que ce terme soit encanaillé - qui approfondit le sens de l'existence individuelle dans le monde, partant du postulat que l'unité logique de l'existence, ce n'est ni l'espace, ni le temps, ni la société; c'est la personne humaine, c'est l'individu pris dans sa relation phénoménologique au monde. C'est pourquoi l'humanisme place l'ontologie avant l'épistémologie. L'ontologie spatiale a donné cours à des études novatrices en géographie (J.B. Racine, 1986), dont certaines ont tenté de poser quelques principes méthodologiques (pour Sartre, l'existentialisme se caractérise par une "anti-méthode")². La géographie humaniste vise à comprendre les motivations et le sens des choix individuels dans l'espace, le temps, la société; en cela, ils regardent l'affect, les systèmes de valeurs, les préférences, les croyances ... Ce qui distingue la géographie humaniste de la géographie culturelle toutefois, c'est la place qu'elle accorde à l'intuition dans le processus de formation de la connaissance et dans la conduite de l'action. Et l'intuition obéit à des pulsions individuelles avant tout. Quant aux domaines de

1. Cit. in B. Kayser, 1989, *La Renaissance rurale*, Paris, Colin, p. 248, cit. in de L'Harpe, *op. cit.* p. 10.

2. Jean-Paul Sartre cité par J.N. Entrikin, "Contemporary Humanism in Geography", *Annals of the Association of American Geographers*, n° 66, 1976, p. 615-632.

l'imaginaire et de l'irrationnel, ils sont tous deux considérés par les géographies humaniste et culturelle, dans un sens plus individuel pour la première, dans un sens plus collectif pour la seconde.

Les géographies humaniste et culturelle ont incorporé ce que Kant appelait les "phénomènes internes" à l'homme: les attitudes, les comportements, les croyances, les symboles, les sentiments, l'affect, la volonté ... En effet, la géographie et les sciences positives en général avaient tendance à rejeter trop commodément dans "l'irrationnel" ce qu'elles ne pouvaient expliquer par des lois. Ce que la géographie économique par exemple rejette dans le camp "irrationnel", c'est ce qui touche par exemple aux motivations ultimes des choix de consommation, de production ou d'échange, champ que la géographie culturelle et humaniste tente d'inscrire dans un schéma rationalisable. La géographie humaniste, loin de constituer, comme le prétend Roger Brunet, un "néo-chamanisme"}, sert aussi la raison et révèle des champs occultés par la géographie classique. Par exemple, la littérature de voyage au sens large explique bien des migrations et des flux humains. C'est certes l'économie qui fait bouger les hommes (Braudel), mais ce sont aussi les mythes et les modes culturelles transmis par la littérature.

Géographie et littérature

Au fur et à mesure de mes recherches géo-littéraires, j'en suis venu à nier progressivement les frontières que d'aucuns souhaiteraient voir érigées entre l'art littéraire et la science géographique. La distinction qui nous fait placer rigueur, objectivité et généralisation possible du côté de la science, et fantaisie, subjectivité et expression singulière du côté de l'art, est trop commode (J. Starobinski, 1977). Où se place en effet la science humaine ? Certainement à une intersection entre art et science complétée par un discours propre, car la science humaine, assouplie par la fréquentation des lettres et de la philosophie, est une discipline avant tout qualitative, opposée à la science exacte ou à ses imitations dérivées. En fait, n'y a-t-il pas plus de différence entre la géographie humaniste (ou culturelle) et la géographie quantitative et modélisatrice (de type axiomatique par exemple ...), qu'entre la géographie humaniste et la littérature à connotation spatiale comme les récits de voyage, les descriptions de paysages, la philosophie et la poésie portées vers l'espace? Ce sont finalement les soubassements du langage utilisé et leur philosophie sous-jacente qui pèsent davantage que les finalités déclarées des disciplines-mères. Bien sûr, les objectifs peuvent diverger entre un art

1. Roger Brunet, 1989, "Redéploiement de la géographie", *Espace-Temps*, n° 40-41, p. 66, cit. in Antoine Bailly, "L'humanisme en géographie: chamanisme ou empathie ?" in A. Bailly, R. Schariati (Eds.), 1990, *L'humanisme en géographie*, Paris, Anthropos/ Economica, p. 156.

d'expression comme la littérature et une discipline à vocation scientifique telle que la géographie. Et surgissent des cas toujours aussi imprévus et captivants en dépit de notre époque d'hyperspécialisation, où le géographe se fait écrivain (I. Gracq) et où l'écrivain se fait géographe (S. Zweig dans *Brésil, terre d'avenir* entre autres¹). Certes, le paysage, la relation homme-milieu ou homme-environnement n'est pas à coup sûr la préoccupation constante de la littérature; néanmoins, le corpus littéraire possède un contenu géographique assez riche pour que le géographe y trouve matière à enseignement. Si l'on cherche à saisir l'essence du message littéraire, l'on s'apercevra que la littérature, sous des objectifs scientifiquement non déclarés, peut receler autant d'objectivité, de véracité et de rigueur qu'un discours apparemment scientifique et objectif sous lequel se dissimulent parfois l'arbitraire et la prise de décision intellectuelle singulière. L'on a tendance à croire, dans notre société, davantage aux vertus des chiffres qu'à celles de la poésie; il peut y avoir autant de véracité ou de fausseté dans l'une ou l'autre forme de langage.

L'on me rétorquera que ni l'objet, ni les méthodes, ni l'intentionnalité ne sont semblables en littérature et en géographie, et l'on aura partiellement raison. L'objet de la littérature, c'est l'écriture de la condition humaine dans le monde, un monde conçu non pas comme un ensemble géographique continu, borné, à échelle constante, mais dessiné par l'auteur pour les besoins de sa cause, de sa problématique, qui inclut aussi ses bornes, ses limites et ses transgressions. C'est un monde construit, ou reconstitué, où l'imaginaire et le réel se côtoient, ce n'est pas le monde objectivé de la science, découpé, mesuré, décrit et articulé selon des méthodes et des intentions explicites. La littérature joue sur le registre de l'implicite, un domaine implicite reposant sur une base d'interconnaissance et d'intercompréhension avec le lecteur. Pour que s'établisse un processus d'identification entre le lecteur et la matière vivante de sa lecture, pour que celle-ci suscite une adhésion, une passion - le but de toute œuvre d'art -, une alchimie complexe et parfois mystérieuse se développe entre le lecteur et sa lecture. Le travail scientifique, quant à lui, se meut dans une sphère voisine mais distincte. On exige de lui vérité prouvée ou démontrée, cohérence et rigueur apparente dans la construction. S'il est bien mené, il suscitera de l'admiration, parfois de la passion si le discours scientifique recouvre des

faits qui nous passionnent, mais une différence majeure demeure : un travail scientifique sans génie mais correctement mené sera acceptable pour la société alors qu'une œuvre d'art d'un tel acabit sera rejetée.

Considérons à présent la question des emprunts mutuels entre géographie et littérature. Les géographes, dès l'Antiquité, ont compilé des relations et des récits de voyage, des descriptions de paysage, des

1. Stefan Zweig, 1992, *Brésil, terre d'avenir*, trad. de l'allemand par Jean Longeville, Paris, Ed. de L'Aube, (1^{ère} éd. 1941).

chroniques historico-littéraires, à côté d'autres sources de documentation plus scientifiques. Ils en ont généralement tiré des faits, plus ou moins crédibles, parce que le récit de voyage institue généralement sa propre vérité. Lorenza Mondada fait observer que des exagérations et parfois des mensonges - involontaires ou donneurs de fausses pistes ? - Y sont souvent inscrits (L. Mondada, 1994). Alexandre de Humboldt, dans sa préface à la *Relation historique de voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, a posé la question du rapport entre la relation de voyage et l'écrit scientifique, entre la science en train de se faire sur le terrain par observation, prise de notes et contemplation, et le savoir constitué plus tard, en cabinet". Humboldt, dans le *Cosmos*, s'est appuyé sur d'autres formes de littérature, philosophique et poétique², pour étayer ses thèses de contemplation du monde et de jouissance de la nature².

L'inverse, c'est-à-dire les emprunts faits à la géographie par la littérature, sont aussi considérables et difficiles à cerner de manière catégorique. Le cas de Julien Gracq voit tout un pan de son œuvre marqué par le questionnement géographique, mais il a toujours soigneusement évité de mêler sa carrière d'écrivain à celle de professeur de géographie - Julien Gracq est d'ailleurs son nom d'artiste, son nom quotidien est resté Louis Poirier. Toutefois, sa réticence devant une géographie moderne "science de l'espace", abstraite et désincarnée, a été maintes fois exprimée, c'est un avertissement dont les géographes humanistes ont saisi le sens dès l'émergence de leur mouvement. L'influence géographique dans les œuvres d'écrivains est un champ immense et partiellement exploré: Rousseau (J.L. Piveteau, 1995), Novalis (D. Lancereau, 1992), Ruskin (D. Cosgrove, 1981), Jules Verne, Ramuz (J. Meizoz, 1995), Hesse (B. Lévy, 1992), Steinbeck (C., L. Salter, 1981), Nicolas Bouvier (1992), Kenneth White (B. Tomasevic, 1994), la liste serait trop longue à établir, des écrivains intéressés par tel ou tel aspect de la géographie, physique, des minéraux, des plantes, des animaux, par la géographie humaine, urbaine, régionale, politique, économique, rurale, en passant par la carte et l'histoire de la navigation et des Grandes Découvertes. J'ai remarqué en fréquentant des écrivains tels Predrag Matvejevitich, Kenneth White et Nicolas Bouvier, qu'ils conservaient une attirance quasi-mystique pour la carte, une écriture du monde devant laquelle les géographes sont parfois très critiques (F. Farinelli, 1989) ou blasés. Pourquoi?

La routine s'oppose à la magie, et ceci pose la question de l'accès à la connaissance. J'ai trouvé l'accès à la géographie par la littérature plutôt que par cheminement interne dans la discipline. Ce n'est pas uniquement ici une question de recul, de distance et de décentrement je

1. Cit. in Lorenza, *id. supra*, p. 225.

2. Humboldt (de), Alexandre, 1866-1867, "Introduction", *Cosmos*. Essai d'une description physique du monde, Paris, Guérin, T. L, p. 1-25 (4^{ème} Ed.)

3. Cf *Géographie et Cultures*, 1995, "Jules Verne et la géographie", articles de Christian Montès, Dao Humeau, Frédéric Landy, n° 15, automne, p. 3-68.

crois que c'est plus fondamentalement une affaire de clé. Qui se voit donner une clé avec amour est infiniment plus avantagé que celui qui tente de forcer la porte. Hesse se moquait d'un lecteur de Kafka qui cherchait les clés de l'œuvre alors que la porte était grande ouverte. Hélas, la porte du paysage ne m'était pas grande ouverte à la fin de mes études, j'ai eu besoin d'un sésame, et la poésie, la littérature, la philosophie ont joué ce rôle, à côté d'expériences de la vie. C'est, dans la même optique, Predrag Matvejevitich qui m'a ouvert à la dimension magique des images captées par les satellites, il m'en montra quelques-unes retravaillées par un peintre, et ma perception changea; la représentation électronique et abstraite se mua en figure de la terre façonnée par la main de l'homme. De même, Rosa Regàs, un écrivain de Barcelone ayant vécu à Genève (R. Regàs, 1988), me fit découvrir l'attrait de l'annuaire statistique de notre canton, un ouvrage qui était devenu un *pensum* pendant les études, annuaire qui contenait des renseignements si baroques mis bout à bout par l'auteur catalan qu'il en devenait signifiant sur notre état de la société et de ses préoccupations. Rosa Regàs, mathématicienne en plus d'être écrivain, a exploité avec humour notre annuaire statistique qui, à son tour, devint, l'espace d'une soirée, ma lecture favorite ... Le détour par la littérature et l'art en général change la perception du monde et de ses représentations. La littérature m'a fait reconsidérer des pans entiers de la géographie et de la science en général, qui m'indifféraient auparavant, parce que je n'y avais pas trouvé l'accès qu'il fallait.

Un autre enrichissement mutuel entre littérature et géographie, souligné à juste titre par Jean-Louis Tissier (1992), c'est la dimension politique de la littérature, particulièrement dans les pays totalitaires où règne la censure. En l'absence d'autres sources d'information fiable telle que les annuaires statistiques, les cartes topographiques ou autres documents de référence, la littérature, clandestine ou dissidente, est une source de renseignements précieuse. Les goulags ont été mis à nu par les écrivains, le portrait de la situation sociale et politique des ex-pays de l'Est européen était plus véridique dans les écrits de la Charte 77 que dans les publications officielles. Dans les pays du Sud, le poète conserve généralement une certaine aura et il joue souvent un rôle politique. J'ai remarqué par exemple que les poètes caraïbes étaient au fait des relations sociales et politiques locales mieux que quiconque, peut-être parce que les autochtones et les étrangers s'ouvraient plus facilement à eux, en raison d'une confiance réciproque. Dans ces cas-là, le poète ou l'écrivain n'est pas seulement une source de renseignements irremplaçable, il est celui qui peut vous initier au monde local, à ses systèmes de valeurs, à ses croyances, à ses traditions, à ses intrigues aussi (quelques espions célèbres parmi les écrivains ...). Les coopérants envoyés dans les pays en voie de développement dont les arcanes sont si mal connus devraient avantageusement lire la littérature des pays en question pour s'imprégner de leur culture et éviter les faux-pas. La littérature rend moins naïf, elle est une source de connaissance encore trop négligée par les visiteurs du

dehors. Patrick Chamoiseau, l'auteur de *Texaco* (P. Chamoiseau, 1992), pointait récemment son doigt sur les destructions écologiques et culturelles du tourisme moderne et uniformisateur à la Martinique (plages saccagées par la construction de grands hôtels standardisés) (M. Eggs, 1995). Il ajoutait, dans un élan autonomiste, que les habitants de l'île vivent en assistés de la France, ce qui a pour effet de les anesthésier sur le plan créatif. Et de demander "des espaces de souveraineté à la France", en invitant la jeunesse à combattre l'uniformité pour lui préférer "le grand désordre de la diversité". Trois messages politiques dans cette intervention : écologique, autonomiste et culturel. Notons que les combats autonomistes sont le plus souvent commencés ou soutenus par des écrivains, des poètes et des chanteurs en toute région du globe (Jura, Québec, Martinique, Afrique du Sud ...). L'écrivain apparaît là comme une conscience morale et critique d'un groupe ou d'un peuple recherchant de nouvelles voies de liberté. L'écrivain, qui prend position dans l'urgence et qui touche la corde sensible d'un vaste public ou d'un petit public très convaincu, prend souvent le pas sur le chercheur en sciences sociales empêtré dans des procédures bureaucratiques et académiques qui lui font perdre le sens de l'urgence. C'est un écrivain et non un géographe qui titrait dans un journal :

"Le déséquilibre entre l'entassement de population dans les banlieues et la désertification de régions entières appelle un nouveau plan Marshall." ¹

En Occident mais aussi en Orient, l'écrivain travaille particulièrement sur les franges et les marges sociales. Il existe une littérature qui parle des lieux de la culture alternative ou souterraine; par exemple, les poètes de la Californie des années 1960 se retrouvaient chez leur éditeur fétiche à San Francisco² ; il existe une poésie de la marginalité comme il existe une édition, foyer de résistance ou de subversion culturelle. En Suisse, Nicolas Meienberg, Friedrich Dürrenmatt, ce "dissident de l'Ouest", ou Jean Ziegler, ont tranché dans leurs écrits polémistes avec le ton lénifiant prévalant généralement dans ce pays. Le problème pour l'écrivain ou le poète, c'est qu'il devient parfois malgré lui le porte-parole de groupes politiquement orientés qui exigent de lui un engagement concret, des prises de position politiques, parfois impensables dans l'univers de liberté où se meut le poète. On a ainsi reproché à Hermann Hesse, mort en 1962, de ne s'être point engagé publiquement dans la lutte contre le nazisme, le sage de Montagnola se cantonnant dans une résistance privée et clandestine (il accueillit des réfugiés à partir de 1933 et écrivit de nombreux comptes-rendus pour la presse émigrée établie en Suède). Son fils m'assura qu'il se sentait très impuissant face à la montée du nazisme, et cela marque aussi les limites de l'action politique d'un écrivain, homme certes libre mais aussi

1. Bernard Comment, 1995, "Chronique A contre-courant", *La Tribune de Genève*, 21-22 octobre, p. 37.

2. Il s'agit de City Lights à San Francisco.

volontairement confiné dans l'isolement. Quant à l'engouement que Hesse suscita sur les campus américains à partir de 1967 (il devint le symbole de l'orientalisme renaissant, du voyage sac au dos et de l'écopacifisme), cela l'aurait fait sourire. Cette anecdote pose le problème de la réception de l'écrivain par le public, d'un malentendu possible, de l'interférence avec l'esprit du temps, un vaste sujet d'histoire et de géographie culturelles.

Si l'on peut parler d'intersections, d'emprunts mutuels, d'inférences thématiques ou d'influences stylistiques entre géographie et littérature, l'on doit toutefois se garder de toute confusion épistémologique. Les domaines et les processus généraux qui ficellent le monde, la texture relationnelle qui unit le monde physique à l'humain, et l'humain à lui-même ne connaissent pas la même transcription en littérature qu'en géographie. La littérature insiste sur l'espace vécu, la géographie formalise les questions d'espace sur le mode scientifique. Des phénomènes recouvrant la météorologie, le volcanisme, l'urbanisation ou l'industrialisation apparaissent dans les deux discours mais dans une conceptualisation et une mise en forme différentes. Il faut parfois se méfier de certaines terminologies en littérature qui font penser au domaine géographique mais qui traitent d'autre chose. *Le Cyclone* de Joseph Conrad (1966) parle peu du phénomène météorologique en soi mais des relations humaines qui se détériorent sur une embarcation victime de la tempête, et combien de livres ne claironnent-ils un titre à la consonance géographique - c'est une mode qui se répand - et qui parle de tout autre chose (un livre s'intitulant *Barcelone* traite d'une affaire de meurtre par exemple). Les terminologies conceptuelles diffèrent aussi entre les géographies et entre les géographes. Tel auteur parle du couple enracinement-déracinement, tel autre emploie territorialisation/déterritorialisation, ou tel autre signifie empayement-dépayement. Ces termes ne sont pas des synonymes parfaits ou substituables, car ils ne s'inscrivent pas dans la même filiation langagière, ni dans la même théorie, mais le fait de pouvoir les rapprocher et les comparer peut préciser leur sens. En cela, le langage de la littérature permet de se pencher en dehors des théories établies, non pour chercher à les réfuter, mais pour les aborder autrement, pour relativiser leur sens. La littérature (et la philosophie) renvoient à une historicité du langage, ils offrent ce recul, cette souplesse mentale, qui permet une mise en situation ainsi que des comparaisons théoriques et terminologiques. La fréquentation des belles-lettres aide aussi à la concision du trait. Le jargon des sciences sociales nous paraît d'autant plus pénible à la lecture quand nous fréquentons une littérature élégante. La littérature favorise l'imagination; Gaston Bachelard a montré que l'imagination scientifique n'est pas séparée du rêve (G. Bachelard, 1942) et, s'il convient parfois de se méfier de certaines mystifications opérées par les écrivains, notons qu'un bon roman peut susciter l'envol de notre imagination, artistique ou scientifique, et guider notre esprit critique. Toutefois, la littérature ne remplace pas le travail scientifique, le meilleur roman urbain ne doit pas

nous empêcher d'aller recueillir des données sur le terrain si jamais celles-ci nous sont utiles; la représentation ne remplace pas l'expérience du réel.

La littérature est-elle une pré-science, n'exprime-t-elle que le "fondement vécu de la science", comme le suggèrent Dardel ou Merleau-Ponty¹ ? Ce serait là accorder à la littérature un statut trop dérisoire, trop subordonné à l'idée de science dont elle ne partage pas toutes les préoccupations. La littérature est plus souvent l'aboutissement d'une recherche personnelle, d'un travail d'approfondissement sur le monde, sur les liens affectifs qui nous y rattachent, qu'une première marche vers la constitution d'hypothèses scientifiques. Encore faudrait-il définir la littérature dont on parle : mythique, de légende, mythologique, romanesque, de voyage, poétique, biographique, autobiographique ? La littérature pose certaines questions dont peut ensuite s'emparer la science. Quelle est l'origine de tel phénomène naturel, comme l'orage ou les nuages par exemple² ? Par son sens de l'intuition, par une vision élargie et non bornée par quelque impératif disciplinaire que ce soit, la littérature est à même de faire progresser la science dans des domaines qu'elle délaissait, faute d'y avoir dirigé sa curiosité. Combien d'innovations scientifiques n'ont-elles pour origine une idée, une question, une parabole, une métaphore ou une image puisée dans la littérature ? En fait, science et littérature se complètent et s'enrichissent comme toutes les grandes créations de l'esprit humain. Ce qui peut contrarier les progrès de l'esprit aujourd'hui, ce n'est pas tant la science ou la technologie que la culture de masse qui en est issue, non en cela qu'elle touche la masse mais parce qu'elle s'identifie à un "idéal de la moyenne" (S. Zweig, 1988), signes d'une civilisation affaiblie et apoétique. Ce ne sont pas tant les instruments qui sont en cause (télévision, ordinateur...) que les fabriques idéologiques qui commandent leur usage et créent de nouveaux obstacles à la socialité, à la rencontre, à la curiosité portée vers autrui et vers le paysage non virtuel.

Une autre question que le géographe de la littérature s'est posée est celle-ci : la littérature doit-elle seconder la géographie existante ou reformuler son langage en profondeur, son *episteme* ? La littérature doit-elle fournir à la géographie un supplément d'âme, faut-il orner les rapports scientifiques ou devons-nous plus radicalement composer un autre discours géographique, quitte à laisser sur la patère le couvre-chef du "scientifiquement correct" ? C'est bien sûr la seconde proposition qui nous intéresse, car elle fait reculer des divisions épistémologiques. Non qu'il faille délaisser le rôle ornemental ou illustratif de la littérature par

1. Cf Eric Dardel, 1990, *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Ed. du CTHS, (PUF, 1952) et :

- Maurice Merleau-Ponty, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

2. Page de Goethe sur l'imagination des nuages, cit. in Gaston Bachelard, 1943, *L'Air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, p. 220-221.

rapport à la géographie, de même que les enluminures des cartes anciennes offraient une dimension plus esthétique, que leur prototype gravé en noir et blanc. Toutefois, ce serait là réduire la littérature à un rôle de coloration du discours scientifique, rôle en soi non négligeable mais insuffisant. La seconde option, qui a intéressé les géographes humanistes est de considérer la littérature pour ce qu'elle est : non pas une béquille destinée à soutenir la science mais l'expression profonde d'une pensée individuelle mise en contact avec le monde d'une époque, dont elle reflète quelques-uns des traits structurants.

La littérature servant d'ornement, ou mieux, de support didactique aux géographies régionale (J.H. Paterson, 1965), culturelle (C.L. Salter et W.J. Lloyd, 1977), du tourisme (P.T. Newby, 1981), sociale (C.L. Salter, 1981), a fait l'objet de recensions diverses. La littérature rafraîchit l'approche régionale, m'avait confié C.L. Salter, qui donnait à lire à ses étudiants *Les Raisins de la Colère* pour mieux comprendre les processus sociaux et physiques de la Grande Crise des années 1930 dans l'Ouest américain. La lecture de John Steinbeck rendait le cours plus vivant et était jugée plus attrayante que celle des manuels de géographie, en raison sans doute de la dimension ressentie du roman. En somme, la littérature joue le rôle de support pédagogique en ce cas.

Toutefois, un problème d'ordre épistémologique et méthodologique se pose, à la lecture d'un ouvrage littéraire, c'est celui de la logique interprétative du texte. On peut étayer sans grand risque un phénomène géographique par une citation d'auteur sur un point précis, mais dès que nous nous plongeons dans un livre en entier, nous risquons de nous perdre dans l'univers intérieur de l'écrivain - car une des fonctions de la littérature, c'est de perdre le lecteur - plutôt que de diriger l'attention vers des questions scientifiques. En somme, l'usage utilitaire de la littérature - qui est aussi faite pour distraire - est discutable. Il y a un hiatus entre la problématique du romancier qui représente le monde dans son foisonnement (C. Raffestin, 1983), comme un tout conçu à son image et la problématique d'une science qui découpe la réalité en quartiers pour y appliquer des modèles d'analyse. Si l'on choisit par exemple *Au Bonheur des Dames* de Zola (1990) comme lecture complémentaire à un cours de géographie, il est difficile de restreindre à un seul domaine de notre branche la thématique de Zola, tant elle touche à des thèmes aussi variés que le social, l'histoire commerciale, une géographie du pouvoir, culturelle, humaniste de l'espace du grand magasin. Donc, un roman social et naturaliste comme celui de Zola, que l'on peut classer dans les romans "réalistes" et relativement aisés à interpréter, présente la caractéristique de mêler plusieurs contenus, plusieurs niveaux du réel. Peut-être est-ce l'un des mérites de ce genre de lecture que de faire imploser les cadres délimités de nos sous-disciplines; c'est pourquoi tant de livres servent à une géographie régionale, qui recoupe des aspects divers et qui demeure une

discipline de synthèse. L'on peut conduire un raisonnement identique avec la géographie urbaine qui associe à une ville forces et processus sociaux, politiques, économiques, symboliques, que l'on retrouve développés sous la forme littéraire. Il existe tant d'ouvrages littéraires ayant pour cadre une ville (romans, récits de voyage, chroniques, flâneries, promenades, autobiographies ...) que je n'en dresserai pas le catalogue. Des livres, comme *Venises* de Paul Morand (1971), que l'on peut opposer au *Contre Venise* de Régis Debray (1995), comme *Flâneries dans Londres* de Michel Déon (1995) que l'on peut comparer avec le *Londres intime* d'Auberjonois (1995), offrent autant d'indications sur l'histoire de la vie de l'auteur que sur celle de la ville elle-même. C'est pourquoi je les nomme des "biographies urbaines". Lafaille, dans sa thèse méconnue, parle d'autobiogéographie (R. Lafaille, 1988). Les études scientifiques sur la littérature des villes sont plus nombreuses pour l'instant dans les départements de littérature ou chez les écrivains que chez les géographes¹ où elles s'accroissent toutefois.

L'extraordinaire opportunité de la géographie culturelle en regard de la littérature dite "réaliste", par opposition à une littérature plus abstraite et plus fictive sur le plan symbolique - mais non moins intéressante -, réside dans leur possible combinatoire sur le plan théorique et thématique. Comment lier ailleurs des associations apparemment contre-nature comme celles de l'économique et du symbolique, du social et du religieux, du politique et du philosophique ? Les géographies culturelle et humaniste réalisent des synthèses partielles, sous-tendues par la conscience de la dimension symbolique du lieu ou des coutumes, conscience qui faisait défaut à la géographie classique. Il existe donc des noyaux de fusion possibles entre géographie culturelle, géographie humaniste et littérature, nourries de thèmes essentiellement humains, traités de manière certes différente dans la science humaine et dans l'art. L'un des points qui mérite d'être discuté - son enjeu épistémologique est considérable - est : jusqu'où cette fusion est-elle possible, jusqu'où deux disciplines se nourrissant l'une l'autre s'entredévorent-elles pour finir dans l'indifférenciation générale ? Apparemment, pour la littérature qui nous concerne ici, qui traite d'ouvrages associés à un espace de référence identifiable, une littérature "réaliste" sur le plan social, historique et topographique, qui regroupe pêle-mêle romans naturalistes, romans noirs, récits de voyage ou de vie, biographies urbaines ou rurales, ce point commun se trouve conforté dans leur souci commun du réel, appréhendé par l'enquête, par une

1. Cf. Burton Pike, 1981, *The Image of the City in Modern Literature*, Princeton University Press, 167 p.

- Antoine Bailly, 1980, "De l'image au symbole, la perception de la ville dans la littérature", in *La perception de l'espace urbain*, Thèse, Université de Lille III, T.I, p. 127- 214.

- Luc Bureau, 1984, *Entre l'Eden et l'Utopie*. Les fondements imaginaires de l'espace québécois, Ed. Québec/Amérique, Montréal (chapitres consacrés à la littérature utopiste).

expérience humaine de l'espace, et soutenu par une documentation de référence, historique, géographique, littéraire, politique, journalistique ... Des formes particulièrement réussies de symbiose stylistique entre littérature, philosophie et science humaine ont été réalisées au siècle passé par Georg Simmel (1979), par exemple, aujourd'hui par Jean Baudrillard¹ lorsqu'il surmonte son désenchantement. Ces textes se manifestent par une fluidité conceptuelle, un style efficace mais élégant, désencombré de toute pesanteur théorique. Ainsi, la symbiose entre littérature et géographie ou d'autres sciences humaines est-elle finalement davantage une affaire de style relié à la pensée profondément originale de l'auteur qu'une affaire d'objectifs et de finalités qui demeurent plus ou moins distincts dans chacune des disciplines et chez chacun des auteurs. Il y a donc intersection mais pas confusion des genres.

Je n'aimerais pas donner l'impression d'ignorer les difficultés du rapprochement entre art littéraire et science géographique. Toute une partie de la littérature ne se sent pas concernée par l'espace ou le lieu géographique tel que les géographes l'appréhendent. Dans certains journaux intimes - pensons à Kafka ou à Amiel - dans la poésie très abstraite et conceptuelle d'un Roberto Juarroz (1980), il y a un espace né de l'introspection, de la méditation, de la réflexion, un *topos* qui peut échapper à première vue à l'œil et à l'esprit du géographe, et qui doit faire l'objet d'une réflexion avant d'être interprété, si jamais il peut l'être. Soit l'interprétation s'accompagne d'une réduction, d'une lourdeur de ton qui brise l'harmonie du texte-source, soit le commentaire apporte une divergence qui devient une richesse et il stimule la discussion.

La divergence des interprétations du monde frappe aussi bien l'écrivain que l'interprète. Yi-Fu Tuan² évoquait la fragmentation des points de vue personnels dans le roman qui peut être poussée si loin qu'elle finit par dissoudre le monde extérieur. Elle fait perdre pied au chercheur en sciences sociales avide de généralisations. Il y a aussi et surtout ce qui fait la force de la littérature symbolique et introspective et qui peut être perçu comme une faiblesse au niveau des sciences sociales: c'est l'approfondissement du moi individuel, de ses angoisses, de ses inquiétudes, de ses projets si étroitement façonnés par l'histoire personnelle en butte aux circonstances du milieu, tout l'aspect psychologique et social qui fait la singularité des personnages créés par la littérature. Cette singularité qu'un auteur doit cultiver pour la transposer à ses personnages romanesques ou à son moi vagant rend tout essai de généralisation sociale inutile voire dangereux. Et, comme la littérature s'efforce de cadrer les personnages romanesques ou réels en gros plan, à grande échelle géographique, cet approfondissement de la

1. Jean Baudrillard, *Amérique*, Grasset, 1986, 123 p.

Cf. aussi Paul Claval, 1980, *Les mythes fondateurs des sciences sociales*, Paris, PUF.

2. Yi-Fu Tuan, 1978, "Geography and Literature. Implications for Geographical Research", *Humanistic Geography*, *op. cit.* p. 204.

personne peut se faire au détriment de la description du monde extérieur, de ses forces générales et de ses rapports sociaux. La poésie, quant à elle, présente un autre cas. Il y a contraction voulue de la représentation de l'espace géographique qui se livre sous une forme elliptique et condensée, et qui, par la grâce du mot, se charge d'un sens métaphysique et conduit à un sentiment d'infini. Ecoutons à ce propos les paradoxes spatiaux conçus par Roberto Juarroz :

Où est l'ombre
d'un objet appuyé contre le mur?
Où est l'image
d'un miroir appuyé contre la nuit?
Où est la vie
d'une créature appuyée contre elle-même?
Où est l'empire
d'un homme appuyé contre la mort ?
Où est la lumière
d'un dieu appuyé contre le néant?

Dans ces espaces sans espace
est peut-être ce que nous cherchons.

(Roberto Juarroz, *Nouvelle poésie verticale*)¹

Il existe une volonté rassembleuse en géographie humaniste, comme dans le mouvement géopoétique d'ailleurs, qui est plus qu'un mouvement littéraire puisqu'il vise à fonder une nouvelle relation avec la terre (K. White, 1991) et avec les hommes. Ce rapport possible au monde et à la terre, plus poétique, plus contemplatif, ce regard disponible jeté sur les choses et surtout sur les êtres, dérive d'un apprentissage culturel. Le regard naturel n'est jamais un donné, il est un construit. Cela pose le problème de l'interprétation phénoménologique. Comme le souligne Jean-Louis Tissier, il existe bien quelques réussites littéraires en phénoménologie, comme les derniers essais de Merleau-Ponty (*L'Œil et l'Esprit*) (M. Merleau-Ponty, 1964) qui se situent à sa limite externe, mais il subsiste quantité de questions irrésolues. Ce qui m'interroge, c'est la "mise hors circuit" ou la "mise entre parenthèses" de tous nos présupposés avant d'entamer la fameuse "expérience phénoménologique", ce rapport "pur" avec le monde. Comment concilier d'une part l'engagement phénoménologique qui se traduit par une conscience plus creusée de nos actes, et cette mise à l'écart de tout processus réflexif, pour se livrer à une "description pure" du monde? Le mariage est difficile entre la méthode phénoménologique et la méthode d'interprétation herméneutique, qui fait appel à des pré-construits culturels. La phénoménologie existentielle, fort utile pour décrire le processus de connaissance pré-scientifique, le fondement vécu de la

1. Roberto Juarroz, 1984, *Nouvelle poésie verticale*, trad. de l'espagnol par Roger Munier, Paris, Lettres vives, p. 7.

science comme l'expriment Dardel ou Merleau-Ponty, me paraît très problématique lorsqu'il s'agit d'étayer des principes d'analyse de textes ou d'écriture de la Terre. C'est que la phénoménologie ne raisonne pas en termes analytiques, mais prescriptifs ou critiques, essentiellement par rapport à la science positive, comme l'a clairement montré J.N. Entrikin¹. En cela, la phénoménologie est fort utile pour mettre en cause non la technologie ou la science - ce seraient là de toutes façons des combats d'arrière-garde -, mais pour dénoncer des catégories cognitives nées du scientisme, des conceptions dangereuses qui soumettent l'homme à l'homme en invoquant l'argument prioritaire de la techno-science. L'affirmation de la liberté humaine, à nouveau non contre la technique en elle-même mais contre les hommes qui en disposent par stratagème de pouvoir et de domination sur d'autres hommes, la géographie humaniste se l'est faite sienne, en plaçant clairement l'homme et l'ontologie existentielle au centre de ses préoccupations.

Au niveau épistémologique, y a-t-il perte de l'interface sur laquelle étaient construites toutes les définitions de la géographie et de l'écologie humaine (interfaces homme-milieu, homme-nature, individu-paysage, société-environnement, civilisation-milieu, culture-nature, etc.), pour ne privilégier que le premier terme de la relation, l'homme, l'individu, le groupe, la société, la civilisation, la culture? Ce risque existe et c'est ce qui différencie la géographie culturelle de la géographie humaine classique. Tout passe par l'homme, tout rayonne à partir de l'individualité redéployée à la Renaissance, et la culture, les caractères des civilisations, les rapports interhumains et la relation au monde physique sont appréhendés à travers le filtre du sujet et de la représentation symbolique. Le risque de cette nouvelle partition, c'est que chaque science humaine perde quelque peu de sa spécificité, mais sa chance, c'est qu'elles convergent toutes vers un humanisme fondamental qui place l'homme au centre du discours.

Dans cette logique, j'ai privilégié l'approche biographique et existentielle dans le dialogue entre littérature et géographie (B. Lévy, 1989). Non plus n'ai-je employé de méthode d'analyse structurale, pas à même de capter l'essence du mot et le message du texte (D.C.D. Pocock, 1981). Dans la perspective biographique et existentielle, il s'agit de replacer l'œuvre et les conditions de sa production dans le contexte de son existence, dans l'espace et le temps social. Saisir le fondement existentiel de l'œuvre, s'intéresser non seulement au quoi et au comment mais aussi chercher à décrypter le pourquoi, le sens de telle prise de position de l'auteur par rapport au monde et au langage, telles sont les tâches de cette approche. Le métalangage littéraire contient en puissance une foule de concepts, de notions, et même de théories géographiques comme celles de la territorialité, de l'espace existentiel, du rapport à la

1. *op. cit.* par J.N. Entrikin, 1976, "Contemporary Humanism in Geography", *Annals of the Association of American Geographers*, n° 66, p. 615-632.

nature, à la culture, au milieu, à la ville, à la campagne, au processus de déracinement ou d'enracinement. Il s'agit alors d'accomplir un travail conceptuel qui précise le sens assigné à ces termes géographiques par un ou plusieurs auteurs afin d'étendre leur signification à notre branche. C'est ainsi que nous parvenons à renouveler la théorie géographique, en opérant une translation conceptuelle de la littérature interprétée vers une géographie réinventée. La spécificité de la géographie humaniste, à cet égard, est de renouer avec une historicité du langage, de connecter la théorie géographique avec l'héritage philosophique existant, afin de ne pas créer de nouveaux jargons plus ou moins hermétiques.

Ce qui caractérise encore la méthode d'interprétation biographique et existentielle par rapport aux méthodes purement linguistiques par exemple, c'est que le travail de commentaire se double d'un projet, celui de réinvestir dans le champ de l'expérience, ou dans le champ pratique, notre gain théorique. La géographie des représentations ne se préoccupe guère de ce retour à l'expérience. Dans l'humanisme, les textes ou tout autre médiateur langagier sont considérés comme des moyens de réfléchir mais aussi d'infléchir nos pratiques dans un sens que nous appelons humaniste, un projet assez flou, convenons-en, mais au moins sous-tendu par un effort d'élévation, une recherche de modèle et un sens de l'idéal. Or, ces idéaux que notre état de société n'est plus à même de proposer, nous les trouvons déployés dans certaines créations artistiques. S'il fallait ainsi définir métaphoriquement notre position méthodologique, nous dirions qu'elle cherche à transposer les lueurs captées par le poète dans le monde où nous évoluons.

Le poète est un amplificateur d'ondes, l'artiste est un phare illuminant une mer semée d'écueils, et le géographe se laisse guider à travers la nuit...

Bibliographie

- AUBERJONIS, Fernand, 1995, *Londres intime*, Genève, Ed. Metropolis. BACHELARD, Gaston, 1942, *L'Eau et les Rêves. Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 265 p.
- BAILLY, Antoine, 1980, "De l'image au symbole, la perception de la ville dans la littérature", in *La perception de l'espace urbain*, Thèse, Université de Lille III, T. I, p. 127-214.
- BAUDRILLARD, Jean, 1986, *Amérique*, Paris, Grasset, 123 p.
- BOUVIER, Nicolas, 1992, *Routes et déroutés, Entretiens avec Irène LiechtensteinFall*, Genève, Ed. Metropolis.
- BRUNET, Roger, 1990, "Redéploiement de la géographie", *Espace-Temps*, 40-41, 1989, p. 66, cit. in Antoine Bailly, "L'humanisme en géographie: chamanisme ou empathie T", in A. Bailly, R. Scariati (Eds.), *L'Humanisme en géographie*, Paris, Anthropos/Economica, p. 156.
- BUREAU, Luc, 1984, *Entre l'Eden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*, Montréal, Ed. Québec/Amérique, (chapitres consacrés à la littérature utopiste).
- CHAMOISEAU, Patrick, 1992, *Texaco*, Paris, Gallimard.
- CLAVAL, Paul, 1980, *Les mythes fondateurs des sciences sociales*, Paris, PUF.
- COMMENT, Bernard, 1995, "Chronique A contre-courant", *La Tribune de Genève*, 21-22 octobre, p. 37.
- CONRAD, Joseph, 1966, *Typhon*, trad. de l'anglais par A. Gide, Paris, Gallimard, (1^{ère} édit. 1918), 212 p.
- COSGROVE, Denis, 1981, "On Truth of Clouds : John Ruskin and The Moral order in Landscape", in D.C.D Pocock (ed.) *Humanistic Geography and Literature*, Essays on the Experience of Place, Londres, Croom Helm, p. 20-46.
- DARDEL, Eric, 1990, *L'Homme et la Terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Ed. du CTHS (PUF, 1^{ère} édit. 1952).
- DEBRAY, Régis, 1995, *Contre Venise*, Paris, Gallimard.
- DEAN, Michel, 1995, *Flâneries dans Londres*, Paris, Albin Michel.
- EGGS, Michel, 1995, "Patrick Chamoiseau enchante les collégiens de Cranves Sales", *La Tribune de Genève*, 20-21 octobre, p. 33.
- ENTRIKIN, J.N., 1976, "Contemporary Humanism in Geography", *Annals of the Association of American Geographers*, n° 66, p. 615-632
- FARINELLI, Franco, 1989, *Pour une théorie de la géographie*, Département de géographie, Université de Genève.
- GOETHE, 1943, "L'imagination des nuages, cit. in Gaston Bachelard, *L'Air et les songes. Essai sur l'imagination du mouvement*, Paris, José Corti, p. 220-221.
- HUMBOLDT (de), Alexandre, 1848, "Littérature descriptive. Du sentiment de la nature suivant la différence des races et des temps", *Cosmos*, T. 2, p. 5-15.
- HUMBOLDT (de), Alexandre, 1866-1867, "Introduction", *Cosmos. Essai d'une description physique du monde*, Paris, Guérin, T. 1. p. 1-25 (4^{ème} Ed.).
- HUMEAU, Dao, 1995, "La dimension géographique dans l'œuvre de Jules Verne", *Géographie et Cultures*, n° 15, automne, p. 21-44.
- JUARROZ, Roberto, 1980, *Poésie Verticale*, trad. de l'espagnol par Roger Munier, Paris, Fayard.
- JUARROZ, Roberto, 1984, *Nouvelle Poésie Verticale*, trad. de l'espagnol par Roger Munier, Paris, Lettres Vives, p. 7.

- KAYSER, B., 1989, *La Renaissance rurale*, Paris, Colin, p. 248, in de L'Harpe, p. 10.
- L'HARPE (de), Alain, 1994, "Définition de la culture", in *Les changements culturels dans le milieu agricole haut-savoyard et leurs conséquences. Etude de cas: La Vallée des Usses*, Mémoire de licence, Département de géographie, Université de Genève, p. 9-12.
- LAFAILLE, Richard, 1988, *La géographie et ses marges*, Université McGill, Montréal, Thèse non publiée, 448 p.
- LANCEREAU, David, 1992, "La poétique de la terre chez Novalis", *Cahiers de Géopoétique*, n° 3, automne, p. 59-76.
- LANDY, Frédéric, 1995, "L'Inde de Jules Verne: une lecture de la maison à vapeur", *Géographie et Cultures*, n° 15, automne, p. 45-67.
- LEVY, Bertrand, 1989, *Géographie humaniste et littérature: l'espace existentiel dans la vie et l'œuvre de Hermann Hesse (1877-1962)*, Thèse, Genève, Ed. Le Concept Moderne, 400 p.
- LEVY, Bertrand, 1992, *Hermann Hesse. Une géographie existentielle*, José Corti, 278 p.
- MEIZOZ, Jérôme, 1995, "Idéologies de la ruralité et fictions littéraires du "pays physique" dans les années 1920-1930: le cas de C.F. Ramuz", *Géographie et Cultures*, n° 15, p. 69-84.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, 1964, *L'Œil et l'Esprit*, Paris, Gallimard/Folio, 92 p.
- MONDADA, Lorenza, 1994, *Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir*, Thèse, Section de linguistique, Université de Lausanne, p. 233.
- MONTES, Christian, 1995, "Paris au XXème siècle de Jules Verne", *Géographie et Cultures*, n° 15, automne, p. 3-20.
- MORAND, Paul, 1971, *Venises*, Paris, Gallimard.
- MORIN, Edgar, 1975, *L'esprit du temps*, T. 2, Nécrose, Grasset, p. 100.
- NEWBY, Peter T., 1981, "Literature and the Fashioning Tourist Taste", in D.C.D. Pocock (ed.), *Humanistic Geography and Literature*, op. cit. p. 130-141.
- PATERSON, J. H., 1965, "The Novelist and his Region: Scotland through the eyes of Sir Walter Scott", *Scottish Geography Magazine*, p. 148.
- PIKE, Burton, 1981, *The Image of the City in Modern Literature*, Princeton University Press, 167 p.
- PIVETEAU, Jean-Luc, 1995, "La perception de l'espace en Suisse romande, au XVIIIème siècle, J.-J. Rousseau", in *Temps du territoire. Continuités et ruptures dans la relation de l'homme à l'espace, Carouge/Genève*, Ed. Zoé, p. 47-56.
- POCOCK, D.C.D., 1981, "Imaginative Literature and the Geographer", in D.C.D. Pocock, *Humanistic Geography and Literature*, p. 9.
- RACINE, Jean-Bernard, 1986, "De l'être et du phénomène dans la pratique de la géographie. Récurrences épistémologiques à la lecture de Dardel", *Géorhythmes* n° 4, Genève, p. 7-23.
- RAFFESTIN, Claude, 1983, "L'imagination géographique", *Géotopiques*, Universités de Lausanne-Genève, p. 25-43.
- REGAS, Rosa, 1988, *Ginebra*, Barcelone, Ed. Destino, coll. Ciudades.
- SALTER, C.L. et W.J. LLOYD, 1977, "Landscape in Literature", *Research Papers for College Geography*, Washington D.C., n° 76-3.
- SALTER, C.L., 1981, "John Steinbeck's The Grapes of Wrath as a Primer for Cultural Geography", in D.C.D. Pocock, *Humanistic Geography and Literature*, p. 142- 158.

- SAMUELS Marwyn S. et David LEY (Eds), 1978, *Humanistic Geography*, Prospects and Problems, Londres, Croom Helm.
- SIMMEL, Georg, 1979, "Métropoles et mentalité", in *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Y. Grafmeyer, 1. Joseph (Eds.), Paris, Aubier, p. 61-78 (1 ère édit. Dresde, 1903).
- STAROBINSKI, Jean, 1977, "Langage poétique et langage scientifique", *Diogène*, oct.-déc., n° 10, p. 139-157.
- TISSIER, Jean-Louis, 1992, "Géographie et littérature", in A. Bailly et al. (Eds.), *Encyclopédie de géographie*, Economica, Paris, p. 235-255.
- TOMASEVIC, Bosko, 1994, "Une approche de la géopoétique whitienne", trad. du serbo-croate par Mireille Robin, in *Le Monde Ouvert de Kenneth White*, Essais et témoignages réunis par Michèle Duclos, Presses Universitaires de Bordeaux, p.85-92.
- TUAN, Yi-Fu, 1978, "Geography and Literature. Implications for Geographical Research", *Humanistic Geography*, p. 204.
- WHITE, Kenneth, 1991, "Editorial", *Cahiers de Géopoétique*, n° 2, automne, Carouge-Genève, Ed. Zoé, p. 5-7.
- ZOLA, Emile, 1990, *Au Bonheur de Dames*, Paris, Presses Pocket.
- ZWEIG, Stefan, 1988, "Die Monotonisierung der Welt", *Autsätze und Vorträge*, Hrsg. von Volker Michels, Suhrkamp, Francfort, p. 12.
- ZWEIG, Stefan, 1992, *Brésil, terre d'avenir*, trad. de l'allemand par Jean Longeville, Paris, Ed. de L'Aube, (1 ère ed. 1941).

